

Emilien, qui se séparait aussi de son enfant, maîtrisa mieux son émotion, et pourtant la voiture emportait l'unique gage d'un bonheur détruit, le fruit de ses fraîches amours, écloses sous le ciel du pays, dans les champs de Bretagne, fanées par l'atmosphère de la grande ville, fauchées par la mort. Jeanne Marcelle, la mère, reposait dans la tombe; Marcelle, la fille, était emportée à l'extrémité de la France.

Pour la première fois, quand il rentrait au logis, Emilien allait s'y trouver seul, puisque Corentine partait avec l'enfant. Berceau, maison, tout serait vide!

Immobile et pensif, Emilien demeura dans la cour des Messageries, jusqu'au moment où il fut familièrement abordé par un personnage déjà connu de nous, M. le baron Vincent de Minalès qui, sans se faire voir, avait tout observé avec la plus grande attention.

— La petite Clarisse ne part point, s'était-il dit, c'est bizarre! Roverin et Corentine sont en route; bon débarras! Tous ces gens de Lavignais et de Saint-Loup me donnent le cauchemar!...

Là-dessus, il tendit la main au père de Marcelle, en s'écriant:

— Emilien Durantais! hé! bonjour, cher!... Par quel hasard ici à pareille heure? Moi, je viens d'expédier des fonds en Espagne; mais vous?... S'interrompant à ces mots:— Que vois-je? s'écria-t-il, en grand deuil... Ah! mon excellent ami!...

L'homme aux sourcils noirs prenait un ton de circonstance; à son excessive volubilité succédait un accent grave et presque tendre:

— J'ai perdu ma femme, répondit Emilien avec effort; et à l'instant je me sépare de ma fille qu'emporte sa nourrice, l'amie intime, la compagne d'enfance de ma pauvre Marcelle.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, Durantais; je renouvelle vos douleurs... Je devrais me retirer peut-être, mais je vous trouve dans un de ces moments où l'on éprouve souvent le besoin de rencontrer un cœur ami. Croyez-moi, personne ne prend autant de part que moi à votre affliction; si je n'ai pas eu l'honneur de connaître celle que vous pleuriez, je n'ai jamais ignoré, du moins, combien elle était digne de vous.

Vincent de Minalès, tout en parlant ainsi, avait pris le bras d'Emilien, qu'il emmena dans les allées de la Bourse fort solitaires à pareille heure. Et là, le jeune veuf, touché des marques

de sympathie qu'il lui prodiguait, donna un libre cours à ses regrets. Dix fois il fit et refit l'éloge de sa Marcelle. Remontant jusqu'à l'époque des premières amours, il raconta, sans suite, vingt épisodes de sa vie passée.

Jeanne Marcelle était la fille d'un riche fermier du canton; lui, le fils unique d'un chirurgien-major en retraite, qui jouissait d'une petite fortune. A l'âge de quinze ans, comme on le devine, Emilien ne songeait guère à la différence de ces positions, lorsque pendant les vacances il s'éprit de la jeune paysanne.

— Quand je sortis du collège, poursuivit-il, notre amour datait déjà de trois ans. Je perdis mes parents, Marcelle essuya mes larmes. L'année suivante, je l'épousai, un peu malgré son père, beaucoup malgré monsieur mon tuteur. Nous nous aimions tant, et je suis si opiniâtre dans mes volontés, qu'on nous céda. Mais ma naissance, mon éducation ni mes goûts ne me permettaient d'endosser la veste de cultivateur; j'avais résolu de m'ouvrir une carrière honorable, nous vinmes donc nous établir à Paris.

— C'était fort sage! fit le baron de Minalès.

— Assurement, sans cela je succomberais aux remords d'avoir arraché Marcelle à son hameau de Lavignais; elle m'a suivi sans résistance, elle a été mon bon auge et ma consolation de chaque jour, car ici nous avons souvent vu ensemble des moments pénibles...

— Les inévitables crises de la vie! murmura le baron.

— Trois fois j'ai été placé; j'ai perdu fort injustement mes deux premières places; et la troisième, que mes malheurs domestiques m'ont empêché de remplir, vient de m'être enlevée aujourd'hui même...

— Diable!... ceci est désolant!

— Ah! si Marcelle vivait!... s'écria Emilien. Que m'importe tout le reste!... Les privations qu'elle s'imposait pour faire face à nos dépenses forcées ont été l'origine de sa longue maladie, la véritable cause de sa mort. Notre revenu était insuffisant.

— La fille d'un riche fermier aurait pourtant dû vous apporter une belle dot! interrompit Minalès.

— Tout était en terres.

— Il fallait vendre.

— Impossible, sous peine de me brouiller avec tous les parents de ma femme:

— Voilà bien les paysans!

— Elle s'épuisait, poursuivit Emilien; sa

constitution, si forte à la campagne, s'est tout à coup modifiée; elle dépérissait lentement, sans se plaindre, en me comblant de soins et de tendresse. Ce malheureux Paris l'a tuée. L'air natal lui manquait... Ah! pourquoi ne l'ai-je pas ramenée au pays?

— Point de faiblesse, mon ami, dit le baron, et surtout ne nous adressons pas d'injustes reproches. *Fais ce que dois*, n'est-il point vrai? Vous n'êtes point né pour vivre paysan...

— En bien! s'écria Durantais se condamnant lui-même, il ne fallait pas épouser une paysanne. Elle est morte en regrettant ses grands bois de Lavignais, les rives fleuries du Coesnon et le clocher de Saint-Loup, notre paroisse, et les bocages où nous nous étions avoués notre amour, tout ce passé en plein air, en pleine liberté, que ma folie a changé en captivité dans un étroit appartement au quatrième étage au fond d'une cour.

— Allons! allons! vous habitiez une rue et une maison charmantes dans un quartier fort aéré. Votre femme est morte en donnant le jour à son enfant, malheur plus fréquent encore à la campagne qu'à la ville.

— Vous vous trompez...

— Du tout, je suis dans le vrai; vous vous en prenez à Paris où l'on vit centenaire, à vous qui adoriez votre femme, au défaut de promenades quand on marche ici dix fois plus qu'ailleurs. Vous voulez vous forger des torts, vous n'en avez aucun. Ce que la jeune paysanne Marcelle aimait en vous dès l'enfance, c'était surtout votre qualité de *monsieur*, votre costume de *monsieur*, votre teint, vos mains, votre langage de *monsieur*. Elle admirait et chérissait en vous votre condition supérieure, votre éducation, votre ton, vos manières...

— Ce qu'elle aimait en moi, c'était moi d'abord.

— Eh! mon Dieu! qui vous dit le contraire? Prendriez-vous mes paroles pour un blâme? Mme Durantais avait nécessairement un goût inné pour un ensemble de dons brillants que vous réunissiez, et qu'elle n'eût trouvé chez aucun homme de sa classe. En parlant ainsi, je fais son éloge, et je suis dans le vrai.

— J'en conviens.

— Elle n'eut jamais voulu vous voir paysan, maquignon ni meunier.

— Non, je le reconnais.

— Elle renonça sans efforts, et même avec joie, à son costume de paysanne.

— Je l'avoue; mais sur son lit de mort elle se l'est fait apporter, et je lui ai entendu dire à Corentine, son amie, venue à Paris tout exprès pour la soigner: « Si j'avais fait comme toi, si jamais je n'avais quitté cette coiffe ni cette robe, je vivrais pour élever mon enfant. »

— Paroles touchantes et non moins fausses, qu'il ne faut ni discuter ni commenter, mon cher Durantais. Du courage, donc! Soyez un homme, maintenant. Quel âge avez-vous? Vingt-deux ou vingt-trois ans?

— Pas davantage.

— L'avenir vous appartient, toutes les carrières vraiment sérieuses vous sont encore ouvertes: j'ai du crédit, des relations dans le plus grand monde, des amis, du pouvoir même, usez-en à toute heure, je vous en prie... mais, pardon! avez-vous diné aujourd'hui?

— Moi... non!

— Faiblesse de corps, faiblesse d'esprit! Venez souper au Palais-Royal, nous y causerons plus à notre aise.

Le baron Vincent de Minalès était parvenu à détourner le cours des pensées, assez mobiles d'ailleurs, du jeune Emilien Durantais.

— La grande question, lui disait-il, c'est d'augmenter rapidement son avoir. Vous possédez une jolie petite fortune, il s'agit tout simplement de la tripler en deux ans, de la décupler en quatre, de la centupler en dix. A trente-trois ans, vous serez grand capitaliste, et à quarante, tout ce qu'il vous plaira d'être.

Tandis que le nouvel ami d'Emilien s'engageait dans une dissertation à perte de vue sur l'art de faire fructifier les capitaux, la petite Marcelle bercée par la Corentine dormait paisiblement, Pierre-Paul s'était endormi aussi, mais Joseph Roverin, en proie à un violent accès de fièvre, tremblait de tous ses membres.

La diligence alors avait dépassé Versailles et roulait sur la route de Bretagne.

III.

EN DILIGENCE.

La paroisse de Saint-Loup est divisée en deux parties inégales par le Couesnon, qui plus bas sert de limite entre la Bretagne et la Normandie, avant de se décharger à la mer presque en face du fameux mont Saint-Michel. Sur la rive droite se trouve le *bourg*, ainsi qualifié, suivant l'usage du pays, parce que le cimetière, le pres-

byère et l'école s'y groupent autour de l'église. Dix chaumières, une auberge, deux maisons couvertes en ardoises, celle du notaire et celle du médecin, forment le reste du village, au delà duquel s'étendent des terrains vagues, des landes, quelques maigres bois taillis, peu de bonnes terres cultivées, exception faite toutefois de la ferme Roverin, dite le Moire. La rive gauche est de beaucoup la plus riche. On y remarque le hameau de Lavignais, à lui seul triple du Bourg, les grands bois et le château de Beauval, un certain nombre de très belles métairies, d'admirables vergers, de vastes prairies et enfin, sur les limites extrêmes de la commune, plusieurs propriétés dignes d'être mentionnées même après les domaines de la vieille famille Méléhuc de Beauval-Coatanscoat.

Le pays en général est peu accidenté, si ce n'est dans la direction de Fougères, qu'on aperçoit, à quatre lieues environ, du sommet des collines vulgairement appelées les *Dames-Plorées*. De la grande Plorée, on voit très bien la mer, et sans les hautes futaies de Beauval, situées sur un terrain relativement élevé, l'on découvrirait le Mont-Saint-Michel.

Trop voisins des Normands pour ne pas se glorifier d'être Bretons, les habitants de la paroisse ne parlent qu'un français mêlé de patois normand et de locutions normandes. Aussi n'ont-ils garde de se souvenir des noms par trop armoricains de leurs ci-devant seigneurs.

Ils ont, du reste, un accent auquel Joseph ne se méprit pas dès que Corentine ouvrit la bouche.

Elle, de son côté, avait été frappée par le nom de Roverin qui, au moment du départ, retentit plusieurs fois à ses oreilles.

De la nuit pourtant, bien qu'ils ne pussent dormir ni l'un ni l'autre, ils n'échangèrent une parole.

Corentine revenait de Paris bien désillusionnée, car elle avait reçu les dernières confidences de Marcelle. Tout en berçant l'enfant de sa cousine, elle réfléchissait au temps passé :

— Ah! comme nous nous trompons au village! pensait-elle; il n'y a pas six mois je croyais encore qu'elle avait eu la bonne part, ma pauvre Marcelle! Dans le temps, quand nous étions toutes jeunettes, j'étais jalouse des préférences de M. Emilien pour elle! J'en pleurai d'abord, vu que j'aimais aussi notre gentil monsieur — « S'il te préfère Marcelle, c'est que Marcelle » vaut mieux que toi, Corentine, et il a raison,

» et je suis une vilaine méchante de leur porter » envie, et je ne veux plus pleurer, voilà... Et » de temps à autre je répondrai un mot d'amitié » à Morgan. » — J'avais beau tâcher à me consoler de même, souventes fois je me prenais le cœur triste, m'en allant toute seule le long de la rivière pour m'amuser à bien pleurer.

Le jour de leur mariage à Saint-Loup, moi, leur fille d'honneur, j'avais les yeux tout rouges, et le soir, à la danse, je dis des duretés à mon bon Morgan, qui n'y comprenait rien. Morgan aujourd'hui me rend heureuse, je suis mère de deux beaux enfants; il ne manque pas chez nous de bons écus de six livres; nos grandes armoires sont pleines de linge; nous avons du cidre à volonté, Dieu merci! bonne santé surtout et guère de chagrins. Oh! ma pauvre Marcelle, que j'ai donc toujours été mauvaise! Oui, j'enrageais encore, malgré tout ça, de te savoir belle dame à Paris, avec robe et chapeau de velours, comme Mme de Beauval, ou Mmes ses sœurs. J'avais honte de ma coiffe des dimanches; et la riche, c'était moi! la bien portante, la fainéante, c'était moi!... pendant qu'elle, la chère amie de Dieu! elle était la malheureuse, l'abandonnée, la malade, comme elle est la morte à présent...

Corentine avait été appelée à Paris par une lettre de Jeanne Marcelle, véritable cri de détresse, poussé trop tard sans doute; Corentine accourut. Les meubles élégants, les glaces, les rideaux, les tapis de l'appartement d'Emilien Durantais l'éblouirent lorsqu'elle y entra; mais, à l'aspect de sa compagne d'enfance, elle fut navrée, et bientôt elle fremit, car la pâle jeune femme lui disait à l'oreille :

— Je me meurs, Corentine! La fatigue et les privations de cette vie de Paris m'ont tuée!... Reste avec moi quelques jours, sauve mon enfant qui va naître, ne me laisse point à la merci des mercenaires qui nous rançonnent et qui nous pillent sans pitié. Garde-moi! défends-moi! et après, préserve mon enfant d'un sort semblable au mien!...

Corentine avait peine à comprendre ces cruelles confidences.

— Travailler aux champs, on filer à la veillée du village, c'est doux et salutaire, disait Jeanne Marcelle; mais s'épuiser nuit et jour à combattre le vol et la trahison domestiques, se faire méfiante, épier sans cesse pour conserver le peu que l'on possède, déguiser sa misère sous un semblant de luxe, paraître à son aise et manquer de tout, se priver soi-même pour héberger et

payer des serviteurs ingrats, c'est horrible, vois-tu! Je n'étais pas née pour une tâche si dure; j'ai voulu la remplir, elle était au-dessus de mes forces.

— Manquer de tout dans ces beaux salons! murmura la paysanne.

Marcelle ouvrit l'armoire au linge; Corentine fut stupéfaite en la voyant presque vide.

— Ici tout est apparence, continua Mme Durantais, mon mari est enchaîné au plus pénible des emplois; il part dès le matin, prend à peine le temps de manger, et veille chez lui la plume à la main jusque bien après minuit, mais il porte habit noir et moi j'ai des robes de soie. Eh bien! je ne suis que la servante de ma servante, qui me hait, me déponille et m'assassine à coups d'épingles.

— Changes-en, Marcelle, au plus vite!...

— J'en ai changé cent fois, et la dernière venue est toujours pire que la précédente, parce que je ne suis pas assez riche pour me laisser voler.

— Chasse la dernière venue, je la remplacerai, moi, jusqu'à ce que tu sois guérie. Ensuite, nous retournerons au pays ensemble, tu redeviendras belle et fraîche et riieuse comme autrefois.

Marcelle secoua la tête avec mélancolie :

— Corentine, ma chère sœur, je ne reverrai jamais le clocher de notre paroisse!... Puisque tu as bien voulu venir à mon secours, Corentine, je mourrai tranquille!... Sois bénie!... Une mercenaire ne guettera pas mon souffle de mort pour m'arracher mes boucles d'oreille, mes derniers vêtements et jusqu'à mon anneau de mariage!...

— Marcelle! tu as le délire de la fièvre!...

— Corentine, je connais Paris à présent, et je sais qu'une simple paysanne comme moi ne peut jamais avoir assez de force et d'adresse pour y être maîtresse de maison. Une bonne ménagère parisienne doit être née à Paris; il faut que dès l'enfance elle y ait étudié son dur métier à l'école de sa mère. Nous ne valons rien à cela, nous autres de la campagne. Ici tout se paie, jusqu'à l'eau qu'on boit. Et ceux même qui nous la vendent ont dû d'abord acheter notre pratique, une fois au moins. Faucher et lier une gerbe, labourer, sarcler, vanner, tout cela est facile; le cœur et l'esprit restent libres et calmes tandis qu'on travaille ainsi. Mais nouer les deux bouts d'une année avec un revenu dont on craint de tarir la source; mais lutter sans relâche contre

les besoins d'une vie ruineuse tout en conservant l'aspect de l'aisance, apparence plus nécessaire ici que le pain et que l'air; avoir à toute heure cette douloureuse préoccupation, voilà, Corentine, ce qui dessèche l'esprit et le cœur; voilà ce qui m'a tuée, car, malgré toute mon économie, malgré tous mes efforts, Emilien a été obligé peu à peu de déplacer plus du tiers de notre faible capital. Oh! ma robe de bure et mes sabots, ma coiffe blanche et ma piécette d'indienne, où êtes-vous? Pourquoi vous ai-je quittés!... Pourquoi Emilien a-t-il voulu être un monsieur comme l'était son père!

Corentine, en quelques mois de séjour à Paris, vit par elle-même que Marcelle n'avait exagéré en rien; mais quand son amie mourut après avoir donné le jour à une fille, ce ne fut pas sans une sorte d'effroi qu'elle apprit d'Emilien ce qu'il en coûtait à Paris pour naître et pour mourir.

— Oh! Jeanne-Marcelle! disait-elle maintenant, tandis que la diligence la remmenait en Bretagne, ma fidèle et douce sœur, Marcelle ma chérie, que j'étais injuste en vers toi! Tu me pardonneras ma jalousie, Marcelle, tu me pardonneras mon mauvais cœur; car je veux aimer ta fille plus que tous mes autres enfants ensemble! Je te le promets, va! Je te le jure, sois tranquille! Elle a une mère sur la terre, vrai comme elle en a une autre qui est un ange dans le ciel!

Corentine priait, pleurait et embrassait l'enfant de celle dont elle avait fermé les yeux.

Joseph Roverin, brisé par ses souffrances physiques et par sa douleur paternelle, pensait à Clarisse dont il s'était si brusquement séparé.

N'avait-il pas commis une grave imprudence? n'avait-il pas cédé trop vite à un mouvement de reconnaissance enthousiaste? Mme la marquise de Ponthervé, Ismène de Lersant, était une femme généreuse; Clarisse, enfant aimable et intelligente, ne pouvait manquer de se rendre digne de ses bienfaits; elle serait parfaitement élevée...

— Eh! mon Dieu! sa mère était aussi élevée parfaitement; nous n'en sommes pas moins tombés au point où j'en suis! Clarisse! aurais-je consenti à ton malheur? aurais-je sacrifié mon enfant?...

Ces appréhensions, qui l'emportaient dans l'esprit de Joseph Roverin sur toutes ses autres cruelles pensées, n'étaient pourtant pas sans contre-poids.

Humble et modeste à Paris, il avait son or-

gueil de village, de famille surtout. Toujours chez son frère Gervais il avait passé pour un garçon tiré d'affaires et réussissant à merveille dans la capitale. Son amour-propre était donc satisfait, car il ne revenait plus au pays comme un mendiant qui demande asile. Il y rapportait les quinze cents francs provenant de la vente du piano ; et Clarisse étant en quelque sorte adoptée par la jeune marquise, ces quinze cents francs bien placés chez le notaire de Saint-Loup, constitueraient un jour l'avoir de Pierre-Paul...

— Qui sera paysan, car je le veux, se disait Joseph Roverin, paysan comme mon père, mon frère Gervais et ses fils. A l'époque où il sera majeur, la somme aura presque doublé par le cumul des intérêts ; il présentera toutes les garanties nécessaires pour devenir un gros fermier, il se mariera dans le pays, il ne connaîtra jamais les misères de la vie parisienne... Mais Clarisse !... Clarisse !...

Les inquiétudes de Joseph Roverin aggravaient son état. Quand le jour parut, sa respiration était pénible, une sueur glacée baignait ses tempes. Corentine, à sa vue, fut saisie d'une profonde pitié. Le petit Pierre-Paul s'éveilla, donna le bon jour à son père et demanda sa sœur Clarisse.

— Elle est à Paris, mais nous allons en Bretagne, où tu vas te trouver au milieu de tes cousins et de tes petites cousines.

— Pour lors, quand est-ce que nous reverrons Clarisse ? redemanda Pierre-Paul.

— Plus tard, mon enfant, plus tard, murmura Joseph Roverin d'une voix éteinte.

— Mon petit ami, dit Corentine avec bonté, ne fatiguez pas votre papa qui a mal dormi, venez ici et embrassez-moi.

Pierre-Paul, comme un enfant de Paris habitué à se voir en présence de nouveaux visages, obéit sans timidité, ne se borna pas à passer les bras autour du cou de la Bretonne, mais embrassa aussi la petite Marcelle qui s'éveilla en souriant.

— Monsieur, disait alors Corentine, vous paraissent bien souffrant ; si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas, je vous en prie.

— Mille remerciements, ma bonne dame ; mais vous devez être de Fougères ou des environs ?

— Je suis de Lavignais-en-Saint-Loup, et de la même paroisse que vous, monsieur, car vous êtes, je pense, le frère de notre ami Gervais Roverin.

— Je suis son frère, en effet ; et vous, madame,

comment vous nommez-vous ? Peut-être vous ai-je connue autrefois !

— J'étais trop petite, monsieur Joseph, quand vous êtes parti. Je suis une Faron, et j'ai épousé Jacques Morgan de la Plantelle.

— La Plantelle, tout justement de l'autre côté de l'eau, en face du Moire qu'habite Gervais. Oh ! je me rappelle bien votre mari, quoiqu'il n'eût pas douze ans quand je quittai de chez nous.

— Moi, je m'appelle Corentine. J'avais une cousine née le même jour que moi, ma sœur de lait, ma meilleure amie. Marcelle Faron, fille du gros Faron, vous savez ?

— Un voisin de mon père, un richard qui est, je crois, propriétaire de la Grainée-sur-Couësson.

— La Grainée, à cette heure, est à l'enfant que je tiens sur les genoux, car sa pauvre mère vient de mourir à Paris.

— Et comment donc s'y trouvait-elle ?

— Elle avait épousé le fils Durantais, un charmant jeune homme, mais...

— Durantais... Ah ! j'y suis ! un ancien chirurgien-major, qui habitait une maisonnette assez gentille au bas de la Grande-Plorée, sur le chemin de Fougères. Son fils pourtant ne devait pas être un parti pour une paysanne.

— Aussi c'est-il là le malheur ! dit Corentine prête à fondre en larmes. Jeanne-Marcelle a pris l'habit de dame, elle est allée à Paris vivre dans leur misère en robe de soie ; elle en est morte !...

Joseph Roverin courba la tête sans répondre ; il songeait à sa femme et à ses enfants enlevés en si peu d'années par cette même misère ; il songeait à sa petite Clarisse qu'il laissait à Paris.

Corentine se tut aussi, de crainte d'attrister le malade ; mais Pierre-Paul se mit à babiller, il devait parvenir à les distraire par sa gentillesse, ses questions intelligentes et ses réparties naïves. Corentine cessa de maudire la grande ville ; Roverin put garder, comme il y tenait, le secret de ses malheurs.

— Le gentil petit gars que vous avez là ! M. Joseph, dit Corentine ; votre frère Gervais n'en a pas un si vif et si ouvert.

— Que diriez-vous donc, chère dame Morgan, si vous connaissiez ma fille Clarisse ; à dix ans, c'est déjà plein de raison...

— Et bien instruite, pas vrai ?

— Trop ! trop ! fit Roverin.

La conversation retomba. Heureusement

Pierre-Paul voulait savoir le nom de tous les objets nouveaux qu'il remarquait.

— Qu'est ceci ?

— Un moulin à vent, répondait Corentine.

— Et ça ?

— Une charrue.

— Pourquoi faire ?

— Tu le sauras de reste à St-Loup, quand nous y serons.

— C'est-il bien beau, St-Loup ?

— Beau comme tout ce que fait le bon Dieu ; il y a de beaux arbres, de belles prairies, de grands bois et une jolie rivière qui coule entre des saules.

— Des saules, qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte d'arbres.

Bien entendu, Pierre-Paul s'était informé du nom de sa petite compagne de voyage, et dans sa haute sagesse il avait trouvé celui de Marcelle très mignon.

— C'est bien heureux, dit Corentine en souriant, elle ne sera pas obligée d'en changer pour devenir ta petite femme.

Joseph Roverin ne put se mêler à cette causerie enfantine ; ses douleurs augmentaient d'instant en instant, les lenteurs du voyage avaient enflammé le mal. Son état était pitoyable, lorsqu'il prit place dans une carriole de Fougères qui devait traverser Saint-Loup. On passa entre la Double et la Grande-Plorée ; on laissait sur la droite la Longue et la Petite Plorée, ainsi que la maisonnette habitée jadis par le père d'Emilien.

Corentine n'y était pas entrée depuis le jour où Marcelle partit pour Paris ; Corentine soupira.

Joseph crut retrouver quelques forces en mettant pied à terre sur le sol natal, car la dernière halte eut lieu à une petite auberge, le cabaret de la Fourche, où ses malles furent déchargées.

— Bonne nuit et au revoir, ma bonne dame Morgan, dit-il, vous prenez le pont de Lavignais, moi, je vais droit au bourg.

— A pied ?

— Sans doute ! L'air du pays me fait déjà du bien ! Allons ! Pierre-Paul, embrasse madame, et puis écoute-moi. Vois-tu là-bas une église ?

— Oui, père.

— Mène-moi par la main, nous irons tout doucement.

— Monsieur Joseph ! s'écria Corentine, je ne vous laisserai pas aller de même sans autre guide que votre petit gars.

— Le chemin est si facile ! du portail de l'église on voit le Moire comme si l'on y était...

— Je vous accompagnerai jusque chez votre frère !

— Ce détour vous allongerait d'une grande demi-heure ; merci, merci cent fois ; vous devez avoir hâte d'embrasser votre mari et vos enfants.

Corentine insistait charitablement, lorsque survint Blaise Cordon, maître d'école du bourg et ancien condisciple de Joseph Roverin. Sa présence mit fin au débat ; il renouvela connaissance avec le frère de Gervais, lui offrit l'appui de son bras et, souhaitant le bonsoir à la femme de Morgan, entama une conversation dont le texte unique fut Paris, la grande capitale où il suffit d'aller pour faire fortune.

Roverin laissa dire ; Corentine hocha la tête en soupirant, mais le soleil était déjà couché, elle n'avait pas de temps à perdre.

— Bonsoir, messieurs ; adieu Pierre-Paul... au revoir !... dit-elle.

— Merci de tous vos bons soins, et que Dieu vous garde ! répondit Joseph.

L'alerte paysanne, portant d'un bras Marcelle, de l'autre un paquet de hardes et un lourd panier, franchissait lestement le pont de Lavignais.

Blaise Cordon savait déjà que Joseph n'était point aveugle, mais seulement malade, et, comme pour sa part il avait toujours joui de la plus parfaite santé, il ne s'alarma guère de la mauvaise mine du Parisien.

Notre triste humanité est si naturellement égoïste, l'homme comprend si peu les maux dont il n'a pas souffert, que la santé elle-même, le plus fragile de tous les biens, peut, tout comme la richesse, la science ou le génie, motiver un sot orgueil qui endureit le cœur. Mais l'Evangile a dit : — « Heureux les pauvres d'esprit, heureux ceux qui ont faim et soif, heureux tous ceux qui souffrent ! » La santé, la force, la richesse, l'intelligence, le génie, étant des dons de Dieu, ceux-là sont véritablement à plaindre qui s'enorgueillissent de les posséder, parce qu'ils sont coupables envers leurs frères ignorants ou imbéciles, faibles, pauvres ou malades.

Une raillerie qui s'adresse à une infirmité du corps ou de l'esprit, à la difformité ou à l'ignorance, est une méchante action ; et pourtant, quoi de plus fréquent dans le monde ? Qui n'a entendu des gens se pâmer de rire devant une faute de langue ou d'orthographe, se moquer des

bossus, des borgnes ou des boiteux, tourner en ridicule le défaut d'instruction ou la faiblesse physique ? Les spirituels railleurs sont en vérité bien plus difformes que leurs victimes : ils ont l'âme contrefaite.

Blaise Cordon, à propos de qui nous parlons de la sorte, n'était pas un méchant homme, tant s'en faut ; et l'on aurait tort de lui appliquer dans toute leur sévérité les réflexions précédentes.

— Ah ! mon bon Joseph ! disait-il, tu as été heureux, toi, de pouvoir tirer profit de ton éducation. Sans reproches, tu as eu la bonne part et moi la mauvaise. Je végète ici comme une franche citrouille. Je dors, je bois, je mange et je prends du ventre ; mais je n'ai jamais quatre écus sonnants dans mon sac, tandis que toi, tu nous reviens de Paris avec une belle et bonne bourse bien ronde, n'est-ce pas vrai ?

— J'avoue, dit Roverin, que je rapporte quelque argent au pays.

— Que tu vas placer en bonnes terres, hein ?

— Non, pas encore.

— Oh ! ces gaillards de Paris, comme ils entendent les affaires !... Pas encore ! Tu as, je parie, des projets de spéculation.

— Possible ! répondit Joseph Roverin.

— Ma fine ! s'écria le maître d'école, ton frère Gervais n'a pas tort, quand à tout propos il te cite pour modèle à ses gars et aux gens du canton ; car, vois-tu, personne ici ne t'a oublié. Nous avons tous su que tu faisais de l'or à Paris, et ça a monté la tête à plus d'un, à Grégoire Gillet particulièrement. L'auras-tu rencontré là-bas ?

— Oui, mais c'était un fort mauvais sujet que je n'ai jamais voulu recevoir chez moi.

— Tu as eu, ma foi, bien raison, car, au fait, Grégoire est parti de Saint-Loup par la vilaine porte, comme on dit.

Au bout de cinq cents pas, Joseph, harassé de fatigue, fut obligé de s'asseoir ; le maître d'école en fit autant. Ils prirent place sur un talus de gazon. Pierre-Paul, tout joyeux d'être enfin hors de voiture, jouait et se roulait à leurs pieds.

IV.

VOLONTÉS DERNIÈRES.

Les habitants de la campagne étaient de retour de leurs travaux, dans chaque ferme on soupait ou l'on causait les coudes sur la table,

et chez les richards du canton, tels, par exemple, que Gervais Roverin, la chopine de cidre circulait gaîment. Les plus pauvres prenaient au moins plaisir à se délasser, ils avaient mangé de bon appétit leur pain noir et leur bouillie d'avoine, ils allaient dormir sans souci du lendemain, car aux champs chaque jour suffit à sa peine et le travail n'y manque guère aux gens de bonne volonté.

La lune, qui se mirait dans les eaux vives du Coësnon, à travers l'ombre des saules et des peupliers, était près de disparaître derrière les hautes futaies de Beauval. Une douce brise agitait les feuilles, elle apportait au bourg les senteurs vivifiantes des prairies. Joseph Roverin l'écoutait bruire, et respirait avec moins d'efforts. Une tristesse sereine emplissait son cœur ; il était sous une impression de mélancolie dont l'amertume se dégageait peu à peu.

— Je reposerai donc à côté de mes parents, dans le cimetière de Saint-Loup, sous le ciel du pays ! A ma fille Clarisse le soin de la tombe de sa mère ; Pierre-Paul viendra visiter la mienne ! Chers orphelins ! Dieu vous gardera et vous protégera !... Il exaucera les prières de celui qu'il daigne ramener ce soir dans le hameau natal !...

Joseph souleva un peu son bandeau pour essayer de revoir le clocher de la paroisse ; il ne vit hélas ! que l'obscurité.

Blaise Cordon, fort loquace de son naturel, pérorait à perdre haleine ; il racontait l'histoire de Grégoire Gillet, et embellissait son récit de longues digressions à la gloire de Paris, — où il regretterait toute sa vie, disait-il, de n'être pas allé faire sa fortune !...

— Car enfin, c'est facile ; tout le prouve, puisque Grégoire, un vaurien, paresseux, menteur, et pire encore, s'est fièrement tiré de presse, là-bas, à ce que je me suis laissé conter. Un homme honnête, intelligent et laborieux comme moi, y aurait réussi à plus forte raison ; vous êtes là pour le faire voir clair comme *a, b, c*. Ce neveu Gillet n'était pas grand'chose, un faînéant, que nous avons chassé d'ici à coups de pierres, après son escalade chez M. de Beauval. Entre nous, il avait voulu voler, mais le pied lui manqua, tellement qu'il faillit se casser la tête. Il allait dénicher des merles. Bon ! à d'autres ! Son frère Jérôme et M. de Beauval, qui continue à être le bienfaiteur du pays, ont étouffé l'affaire. L'oncle Mathurin n'était pas si bien disposé, par exemple ! Malgré ça, je ne conseil-

lerais pas à Grégoire de se remontrer chez nous ! mais, à quoi rêves-tu donc, mon vieux Joseph, tu ne souffles mot !

— Rapprochons-nous de chez Gervais ; souviens-toi, traîne-moi un peu !...

— Au fait, il est tard ; tu risquerais d'arriver passé le souper !... Allons, courage !...

— Avant d'être à la hauteur de l'église, Joseph tomba épuisé.

— Hé ! qu'as-tu donc ? fit le maître d'école.

— Je me meurs !... portez-moi, là !... sur les marches !...

Pierre-Paul se prit à pousser des cris aigus ; tous les chiens du faubourg aboyèrent ; Blaise s'éloigna en courant et appelant au secours. Dix portes s'ouvrirent à la fois ; celles du curé, du médecin et du notaire, furent du nombre.

Un malheureux voyageur qui agonise sur les marches du cimetière, disait-on de tous côtés.

Au loin retentit presque aussitôt la voix de Gervais Roverin, chez qui Blaise avait jeté l'alarme :

— Mon frère ! mon frère Joseph !... O mon Dieu ! vite un brancard !... courons !...

— C'est M. Joseph, répétait la foule, qui ouvrit passage au médecin.

— Quel triste retour, mon doux Seigneur !

Blaise Cordon fut bientôt entouré par tous ceux des habitants qui ne pouvaient se rendre utiles.

— Chez moi !... chez moi ! dit le médecin.

— Pardon, M. le docteur, interrompit Gervais. Si par malheur mon frère doit mourir ; je veux que ce soit dans notre maison, au milieu de ses parents.

Le fermier du Moire prit, à ces mots, dans ses bras le petit Pierre-Paul ; Joseph complètement évanoui fut emporté sur le brancard.

Le notaire, prévenu qu'en achevant de perdre connaissance il avait prononcé son nom, crut devoir suivre le cortège.

Cinq minutes après, le brancard était posé avec précaution au milieu de la grande salle de la ferme, et Gervais s'écriait désolé :

— Aveugle et mourant ! mon pauvre frère ? mon bon Joseph !...

Pierre-Paul pleurait à fendre le cœur. La mère Gervais, sa tante, l'embrassait en disant :

— Cher enfant, calme-toi ; nous allons avoir bien soin de ton père ; nous l'aimerons bien.

Pierre-Paul se tut en voyant le médecin qui

faisait respirer des sels au moribond. Joseph reprit enfin connaissance.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Chez moi, chez ton frère Gervais !...

— Ah !... merci ! merci !... C'est ta main que je serre !... Et mon enfant ?...

— Me voici, père !... s'écria Pierre-Paul.

— Mon fils, je te bénis, toi et ta sœur Clarisse !... Ne l'oublie pas !... C'est un bon cœur que Clarisse !...

Joseph Roverin sanglotait ; il fit signe qu'on éloignât Pierre-Paul.

— Frère, dit-il un instant après, le notaire... bien vite ! et envoie chercher aussi mes bagages à l'auberge.

Le curé consultait le médecin :

— Tous les ressorts de la vie sont usés, il est perdu sans ressources, répondit l'homme de l'art.

— Joseph, demanda Gervais, où est ta fille Clarisse ?...

— A Paris, chez la marquise... de Ponthervé... mais le notaire ! le notaire !...

Le notaire s'avança.

— Monsieur, lui dit le mourant avec efforts, il y a dans ma malle quinze cents francs et un gros paquet cacheté. Ma fille Clarisse n'aura besoin de rien ; vous ferez valoir l'argent de votre mieux, jusqu'à ce que mon garçon ait ses vingt et un ans sonnés, mais vous lui donnerez le paquet tout cacheté, dès que vous le jugerez en âge de raison. Toi, Gervais, fais de lui un bon cultivateur, qu'il garde les vaches, qu'il travaille à la terre, qu'il soit paysan, entends-tu bien, c'est ma volonté.

— J'entends, fit Gervais en hochant la tête. — Mon frère Joseph, pensait-il, aime mieux sa fille Clarisse que son garçon. Tant pis !... tant pis !... je l'aurais cru plus juste que ça.

Gervais Roverin, gros et frais gaillard, l'un des rares heureux d'ici-bas, avait toujours vécu dans la conviction que son frère *Parisien* était mille fois plus heureux que lui ; mais Joseph était l'aîné, Joseph avait mérité son bonheur en étudiant comme il faut, il faisait honneur au bourg de Saint-Loup, et surtout à la famille Roverin ; Gervais, loin d'être jaloux des prospérités de Joseph, s'en montrait fier, sa marotte était de vanter son frère à tous venants. Il fut atterré par la partialité, cruelle selon lui, de ce frère si admiré qui avait deux poids et deux mesures. Une déception affligeante s'ajoutait aux